

Avant-propos

Pierre BRULÉ

Université Rennes 2-CRESCAM

Sous l'impulsion et la direction de Fr. Prost, le présent volume rassemble les travaux du Colloque international organisé par la Société des professeurs d'histoire ancienne à l'occasion de son congrès qui s'est tenu à l'université Rennes 2 Haute Bretagne, les 4-6 avril 2003.

Nous avons choisi de le consacrer à l'époque hellénistique en cherchant, naturellement, à couvrir au mieux l'ensemble des domaines qu'exploite aujourd'hui la recherche historique dans le cadre de cette période. L'accueil très généralement favorable qui a été fait à nos invitations à communiquer explique aussi la variété des domaines qui ont été abordés : des approches thématiques (monarchie, économie, religion, guerre) aux aspects régionaux (royaume séleucide).

Rien que de très attendu, d'une certaine façon, qu'un colloque sur l'époque hellénistique ; il faut cependant croire que les choses ne vont pas tout à fait d'elles-mêmes.

Il n'est, en effet, rien moins que surprenant de constater qu'il n'était jamais arrivé qu'un tel thème y fût traité précédemment. On dira, s'agissant d'une société de chercheurs qui sont aussi (ou d'abord) enseignants, que ce programme n'est que le reflet des sujets de concours. Il y aurait en effet quelque hypocrisie à ne pas reconnaître la concomitance d'une question de concours de recrutement des enseignants d'histoire et géographie du second degré portant sur cette période. Cela concédé, le retard de l'époque hellénistique est tel dans notre historiographie que l'on ne peut que suggérer aux futurs jurys des concours de recrutement de penser plus souvent à elle. Le thème du Colloque ne saurait toutefois être apprécié au travers de ce seul prisme. En effet, s'agissant des concours de recrutement des enseignants d'histoire du secondaire, qu'avions-nous connu comme question qui concernât l'époque hellénistique ? Il n'y avait eu, ces dernières années, qu'un sujet sur les États balkaniques, et puis un autre sur les conquêtes d'Alexandre. Questions où l'époque hellénistique, en tant que telle, n'était pas abordée de front. Et puis, de colloque, point.

On doit donc constater amèrement, et de nouveau, la défaveur dont souffre cette période, une persistante disgrâce. Ce n'est qu'un signe de plus d'un délaissement ancien, alors que nous fêterons (je nous souhaite d'être les plus nombreux possible) dans 30 ans le bicentenaire de l'ouvrage qu'on ne saurait manquer de citer dans de telles circonstances : DROYSEN J. G., *Geschichte des Hellenismus*, I-III, 1833-1843, 1877-1878³, qui marque non seulement, comme on sait, la véritable naissance de l'*Hellenismus* dans l'historiographie¹, mais, plus encore, la reconnaissance de la nouvelle valeur qu'il convenait désormais de reconnaître et d'attacher à la période qui va d'Alexandre à Auguste, celle d'une créativité dans tous les domaines². Alors, comment expliquer ce désintéret, quand tant de collègues, aujourd'hui, en France et dans le monde, consacrent leurs efforts à enquêter prioritairement sur cette période? En témoigne, comme je l'ai dit, en cette circonstance, la facilité qu'ont eue les organisateurs de rassembler des historiens sur des thèmes variés pour de passionnantes communications.

Nous connaissons les raisons de ce délaissement, les premières, matérielles si l'on veut, et des secondes, plus intellectuelles.

Commençons par les secondes. On sait d'où venaient et d'où sont longtemps venus nos historiens de l'Antiquité classique : des humanités, de la philologie. Une formation et des points de vue très attachés à la qualité littéraire des sources. De sorte que, *mutatis mutandis*, nous les imaginons fort mal jubilant à l'idée d'exploiter (*e. g.*) un monceau d'archives judiciaires d'Ancien Régime. On peut leur en vouloir alors d'avoir traité par le mépris (implicite) les écrits des Diodore de Sicile ou d'Appien, qui ne sauraient « faire le poids » face à leurs illustres devanciers : les Hérodote, Thucydide, même Xénophon. Il a fallu attendre en France la génération des Holleaux, Roussel et Flacelière (P. Foucart et même un G. Glotz étant restés longtemps isolés) pour que, issus d'une même formation intellectuelle, ces savants dépassent le point de vue esthétique pour se mettre en quête de cet homme antique-là aussi et de ses créations, par-delà ce point de vue réducteur qui impliquait d'emblée et marquait du sceau de la médiocrité l'idée d'une (soi-disant) décadence de l'esprit.

Quand Droysen rédige son ouvrage, il s'appuie quasi-exclusivement sur les sources littéraires : Polybe au premier chef (d'où Tite-Live), et puis Appien et Plutarque ; il en ira longtemps de même, à quelques détails près, avec la synthèse suivante, celle de NIESE B., *Geschichte der griechischen und*

1. L'histoire bien connue du mot anticipait sur la difficulté de reconnaissance académique du sujet, sautant de si nombreux siècles de *Maccabées*, 4, 13 (et *Actes des Apôtres*, 6, 1) à BOSSUET, *Discours sur l'Histoire universelle*, 1681 [1691], I, 8, via ROLLIN Ch., *Histoire des Perses et des Grecs*, 1731-1738, comme l'explique P. Briant dans son *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, 2003, p. 91-96, pour se trouver consacré dans son usage « technique » par ledit inventeur dans sa *Geschichte der Diadochen* en 1836.

2. Notons toutefois que l'œuvre de Droysen n'embrasse qu'une partie de l'histoire de cette période, puisqu'elle s'arrête au III^e siècle.

makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chäroneia, I-III, 1893-1903. Disons : une chronique des événements, disons, l'histoire politique – entendue au sens de conflits internationaux. Or, au regard des périodes qui l'encadrent, que ce soit vers l'amont comme vers l'aval, l'époque hellénistique souffre d'un grave double déficit :

- des régions et des périodes entières sont totalement laissées dans l'ombre ;
- ces sources, que des Droysen ou des Niese maniaient avec tant d'aisance, ne traitent que d'une petite partie de l'histoire que nous voudrions écrire ; et, pour en rester même au seul plan de la « politique », combien nous manquent, en lisant un Polybe par exemple, des renseignements sur le fonctionnement des États ! Pour ne rien dire, évidemment, de la rareté des notations sur les faits sociaux, économiques et culturels, Polybe faisant parfois figure d'exception quand on note chez lui un intérêt passager pour les problèmes sociaux (ce qui ne signifie pas que l'on fasse foi à toutes ces interprétations).

Or, aspect d'abord matériel des choses, tout cela change avec la fin du XIX^e siècle. Les grandes fouilles, celles de Delphes, de Délos, de Milet, de Priène, de Magnésie..., de même que les découvertes fortuites emplissent les livraisons des revues de milliers d'inscriptions. Celles-ci, comme on sait, ne se répartissent pas harmonieusement non plus dans la chronologie, privilégiant là le III^e, ici le II^e siècle, ni dans l'espace. Et dans bien des domaines, l'abondance des inscriptions n'est pas synonyme d'une connaissance proportionnellement meilleure de ces sociétés.

C'est aussi la fin du XIX^e siècle qui inaugure la publication des dizaines de milliers de papyri découverts en Égypte : l'édition de ceux d'Oxyrhynchos est inaugurée en 1898. Dans la foulée, viennent les grands Corpus, les recueils (*IG, Sylloge, IJG, Sammelbuch...*). De sorte qu'en y ajoutant la croissance des témoignages monétaires et des *ostraka*, on peut soutenir que l'historien de l'époque hellénistique s'est trouvé (et se trouve, de plus en plus), dans une situation inverse de celle qui prévaut pour celui de l'époque classique face à la documentation : les sources primaires y figurent dans une proportion inverse de la documentation littéraire. Intellectuellement, il ne s'agit donc plus tellement de faire parler des inscriptions avec des textes (nonobstant les questions méthodologiques inhérentes à une telle procédure), mais bien plus souvent de les faire parler entre elles...

Si c'est encore nécessaire, quelques cas d'école, comme celui d'Élatée de Phocide, montrent bien tout ce que les inscriptions peuvent apporter à l'histoire générale (internationale) : ce qui fut longtemps le principal (ou unique) angle de vue. Il n'est pour s'en convaincre que de constater l'usage – essentiellement politique – que fait M. Holleaux de l'épigraphie, si souvent utilisée chez lui conjointement à Polybe. Ainsi, pour Élatée, les sources littéraires sur la seconde guerre de Macédoine (Tite-Live, Appien, Plutarque, Pausanias et Zonaras) ont longtemps permis aux historiens de raconter

comment les Élatéens avaient bravement résisté à l'armée du proconsul Flamininus, comportement qui leur avait permis de conserver la vie sauve. Cette chronique s'arrêtait là jusqu'à la publication par M. Mitsos, en 1946-1947, dans la *REG*, d'une inscription de Stymphale où se trouvait la suite de cette histoire, et puis, comme le dit L. Robert, « ses données humaines ». On y voit les Stymphaliens, membres de la confédération achaienne, au motif d'une parenté symbolique, accueillir à bras ouverts les Élatéens chassés par les Romains qui avaient fait de leur cité leur quartier général. Des terres, du blé, un accueil dans les familles, une exemption d'impôt de dix ans, telles furent les généreuses conditions offertes par les Stymphaliens arcadiens à leurs « cousins » de Phocide. Et c'est par l'entremise de la confédération achaienne que le consul Acilius se laissa convaincre sept ans plus tard de permettre aux Élatéens de revenir de leur exil et de retrouver « leur ville, leur territoire et leurs esclaves » (en 191-190 ou en 189).

Mais c'est évidemment sur les institutions, sur l'histoire sociale, sur l'histoire économique, sur l'histoire religieuse que ces données primaires sont les plus prolixes, de sorte que cette documentation a permis que fussent peu à peu tentées et réussies dans la première moitié du XX^e siècle une série de nouvelles synthèses, d'abord politiques, comme celles de Bouché-Leclercq sur les Lagides (1903-1907) et les Séleucides (1913-1914), suivies par celle de Birkman (1938), puis économiques comme celles de Préaux (1939) et de Rostovtzeff (1941). Il n'est que de consulter rapidement ces chefs-d'œuvre pour constater dans l'appareil érudit le renouvellement profond de la documentation qu'ils mettent en œuvre. C'est cette utilisation circonstanciée des sources épigraphiques qui a vivifié les approches thématiques nouvelles sur l'histoire hellénistique. Même si l'on regrette aussi l'« enterrement » inexcusable de dossiers importants durant des lustres, il faut redire ici le rôle capital joué hier comme aujourd'hui par la science et l'ardeur des épigraphistes et papyrologues pour mettre à notre disposition ces documents nouveaux dont l'invention continuelle ne peut manquer de surprendre et, donc, de nous rassurer sur les développements que l'on peut attendre de la recherche historique.

Si la nouveauté en histoire (qui entretient peu de rapport avec l'abondance bibliographique) dépend des nouveaux documents mis au jour, on sait qu'elle tire au moins autant profit de l'aptitude des historiens à poser des questions nouvelles.

Le rapide bilan peut être tenté à partir des travaux de ce colloque (on pourrait aussi le faire à l'aide du récent ouvrage de OGDEN D. [éd.], *The Hellenistic World. New Perspectives*, 2002 : il illustre la très grande variété des voies qui mènent à de nouvelles [re]lectures en profondeur de la période). Ainsi en va-t-il, sur le fond, du renversement des perspectives auquel invite toute l'œuvre de P. Briant, qui a posé d'emblée la question des continuités et des ruptures d'Alexandre le Grand aux Diadoques (pour

paraphraser l'un de ses premiers articles), a surtout déplacé le point de vue pour envisager les problématiques en choisissant Persépolis comme centre et la Grèce comme périphérie. Aux découvertes nouvelles près, le champ du politique semblait avoir été abondamment labouré, pourtant, que ce soit du côté des institutions (Ph. Gauthier) ou, plus récemment, dans une interrogation sur les modes d'exercice du pouvoir, les avancées sont passionnantes (I. Savalli-Lestrade, A. Bielman, J. Ma). Du côté de la religion (P. Debord, M.-Th. Le Dinahet, M.-Fr. Baslez), il me semble que c'est plus du côté de la documentation que le renouvellement se lit le mieux (les fameux décrets de Téos pour Antiochos III et Laodice). Les colloques de Saint-Bertrand-de-Comminges, les travaux des numismates ont ouvert la voie à des réflexions sur l'économie des États hellénistiques. Il est heureux de constater à ce propos que, contrairement à l'opinion ancienne et majoritaire, dans ce domaine, les réponses aux questions posées par les conditions de la production agricole ne vont pas de soi (Chr. Chandezon). Et puis il s'agit, à côté de données originales apportées par des exemples nouveaux (A. Bresson), de remettre sur le métier des concepts hérités des commentateurs grecs, comme celui d'*économie royale* (R. Descat). On sait l'importance que nos devanciers (de J. Delorme à P. Lévêque) ont accordée au gymnase et à sa diffusion à l'époque hellénistique. Des nouveaux documents, d'une richesse inattendue, sont venus compléter nos connaissances (Ph. Gauthier et M. Hatzopoulos). La communication de Cl. Vial est fort bienvenue dans la mesure où, après les multiples articles de L. Robert sur l'agonistique grecque, il est clair que nous manquons gravement d'études de synthèse. Après le gymnase et les concours, la vie culturelle des États hellénistiques s'enrichit de l'activité théâtrale, et nous savons gré à Br. Le Guen d'avoir, contre l'opinion commune là encore, plaidé pour convaincre d'une vigueur maintenue et d'une diffusion spectaculaire du théâtre. Quant à R. Étienne, il prend la culture d'encore plus haut et pose la question, délicate en son traitement et fondamentale dans ses conclusions, de l'existence d'une politique culturelle dynastique. Guerre, paix, intervention romaine ne sauraient manquer, et, en dignes héritiers des Launey, Garlan, Holleaux, P. Baker et J.-L. Ferrary ouvrent des pistes nouvelles d'interprétation. Je dois regretter, pour conclure, que la société (famille, migrations, démographie) soit un peu absente (y compris dans le rôle joué par les représentations comme dans la parenté entre cités, les familles royales), mais souligner, en revanche, pour terminer, l'intérêt de nouvelles façons de poser d'anciennes questions comme celle de la colonisation (P. Leriche) ou celle des contacts de culture (P.-L. Gatier).

Mais comment rêver de pouvoir tout parcourir (études régionales) et aborder toutes les questions? Nous assumons cette incomplétude. Et si ce recueil constitue un jalon utile dans l'historiographie hellénistique, nous aurons atteint l'objectif que nous nous étions fixé.